

# ON N'A PLUS LA POLICE

« Je me suis longtemps couché de bonne heure... » Et c'était une nuit fraîche, je dormais profondément. Tout d'un coup, je suis assise dans mon lit, le cœur battant. Dehors, dans la nuit, quelqu'un pleure très fort. Ce n'est pas une voix animale. Ne riez pas, il y a des lièvres qui pleurent comme des bébés humains. J'entends maintenant qu'on sanglote, qu'on frappe à la vitre en criant mon nom. Je dégringole l'escalier, cours à la porte... Ce que je vois me frappe comme l'éclair du magnésium des catastrophes: ma voisine, une amie de la campagne, en robe de nuit, les traits convulsés, avec plein de sang sur les bras, la poitrine, le cou.

« Pour l'amour du ciel, dis-je en l'attirant dans la maison. Qui t'a fait ça? Qui? »

— Il est fou! Il est fou, sanglote-t-elle. Il m'a frappée avec le couteau à viande. Il veut me tuer! Il est fou!

— C'est Charles?

— Oui. Il veut me tuer. Oh! comme j'ai mal, mal! »

Ses pupilles sont dilatées, la terreur l'a frappée de plein fouet. La blessure est à l'avant-bras droit, celui qu'on lève toujours pour se protéger. Un trou profond et le sang qui coule, coule... Je nettoie la plaie, j'essaie d'arrêter le sang, je parle à Lucienne, j'essaie de la rassurer, de la consoler... Et à chaque instant je jette un coup d'oeil dehors car leur maison est à moins de deux kilomètres et ils ont deux véhicules... Si je vois des phares sur mon chemin, c'est qu'il est en route pour finir sa sale besogne. J'aurai le temps de mettre une balle mortelle dans ma 410... Et après? Je ne pourrai pas tirer sur Charles. Je le sais. Me battre avec lui? Un ancien champion des Golden Gloves!

« Il est fou, répète Lucienne en pleurant, en regardant sa blessure. Avec le couteau à viande! »

— Il faut appeler la police... J'appelle la municipale ou...

— Non, dit Lucienne, appelle la Sûreté du Québec! »

Ce que je fais en résumant brièvement les événements.

« Madame, nous serons là dans quelques minutes », conclut l'homme qui note mon adresse. C'est une voix rassurante et je me sens un peu reconfortée. « Faites vite », dis-je en raccrochant.

Je mets de l'eau à bouillir pour le café et subitement je pense aux enfants. Lucienne doit lire dans mes pensées... « Les enfants se sont barricadés dans leur chambre. Il ne les touchera pas, je le sais. C'est à moi qu'il en veut! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu? Tu peux m'expliquer ça, toi, Jovette? Tu me connais, tu le connais. Toujours parti pour son travail... Pendant des mois, il me laisse sans nouvelles... Je m'occupe de tout. J'ai toujours été fidèle! »

J'essuie les larmes, le sang séché dans le cou, sur la poitrine, les bras. Je change le pansement... Elle pousse un cri! « Il a juré qu'il aurait ma peau! Qu'il me coulerait les deux pieds dans un bloc de ciment, qu'il me jetterait ensuite dans une fosse septique! »

« Charles est malade », dis-je en pensant que ce n'est pas le temps de vomir. « Mais tu vas être protégée contre lui. C'est fini, Lucienne... C'est fini. »

Sur le chemin qui mène à l'Étang-aux-Oies, deux phares et un gyrophare... Ils ont dû voler dans les airs! Ils entrent. Les uniformes, les armes: j'ai un mouvement de recul. L'un d'eux s'assied face à Lucienne qui sanglote...

« Il m'a frappée avec un couteau de cuisine, j'ai levé mon bras pour me protéger... Ensuite j'ai crié à mon fils d'appeler la police. Il m'a lâchée pour se précipiter sur le téléphone et je me suis sauvée dehors. Les clés étaient sur le volant... Tout a commencé par une discussion. J'ai dû dire quelque chose qui l'a exaspéré... »

Le policier assis en face d'elle prend sa main. C'est à cet instant que je remarque son visage sensible.

« Madame, dit-il à Lucienne, peu importe ce que vous avez dit. Rien, m'entendez-vous, rien ne peut justifier le geste de votre mari. C'est criminel! »

— Il y a deux adolescents à la maison, dis-je.

— C'est toujours à moi qu'il s'en prend, laisse échapper Lucienne. Ça fait dix-neuf ans qu'il me bat, ajoute-t-elle en éclatant en sanglots.

— Vous n'avez jamais porté plainte?, demande le policier.

— Non... Depuis deux ans c'est l'enfer. Il travaille chez les Arabes pour une compagnie québécoise. Il a une maîtresse là-bas. Il en est fou! Une Arabe, gémit-elle. Il me préfère une Arabe! Quand il revient à la maison, il ne parle que d'elle. Il me rend folle, puis il me bat! Une Arabe! »

Comme c'est facile d'être raciste, pensai-je.

« Pouvez-vous la conduire à l'hôpital?, me demande le policier sensible. »

— Oui. Allez-vous arrêter Charles?

— Immédiatement.

— Pouvez-vous me téléphoner dès que ce sera fait? Nous voulons rassurer les enfants et Lucienne va changer de vêtements, j'imagine...

— Je vous fais signe dès que la voie est libre, dit-il en notant l'adresse de Lucienne.

— Quel est votre nom? »

Il écrit son nom sur mon paquet de cigarettes, un numéro de téléphone où je peux le rejoindre toute la nuit. « Dès que vous serez à l'hôpital, téléphonez-moi, dit-il. J'aimerais que vous preniez note du nom du médecin qui va l'examiner. Demandez-lui de faire un examen complet. »

Les deux policiers s'en vont. Je lis son nom sur mon paquet de cigarettes. Je ne l'oublierai jamais, pensai-je. Je ressens une émotion curieuse et forte: ce n'est pas la peur mais le sentiment que quelque chose a changé dans notre société. Je fais le café, très fort, je monte me changer, je ramasse mon permis. La sonnerie du téléphone... C'est Michel O. La voie est libre.

À l'urgence de l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke, on nous attend et Lucienne reçoit les meilleurs soins et une certaine chaleur humaine. « Je crois qu'il faudra une chirurgie plastique, dit la jeune femme médecin qui l'examine. La blessure est profonde... »

On vient me chercher, je suis demandée au téléphone. C'est l'agent Michel O: « J'étais inquiet ». « Nous nous sommes arrêtées chez elle et j'ai roulé lentement », dis-je en m'excusant.

On jase encore un peu et je retourne près de Lucienne. « On va me faire une chirurgie plastique, dit-elle. À huit heures ce matin. »

Je regarde l'heure... Il est seulement quatre heures. « Tu veux attendre? » Elle hésite... « On pourrait rentrer, prendre une bonne douche, déjeuner et je te ramènerais à temps. »

Son visage s'éclaire, elle se lève pour se rhabiller. Je vois des ecchymoses violacées sur ses cuisses, ses bras. Je remercie le personnel de l'urgence et nous reprenons la route.

Comme une terrible vague de fond, la terreur revient... « Ils vont le relâcher. Il va se venger! Il va me tuer! »

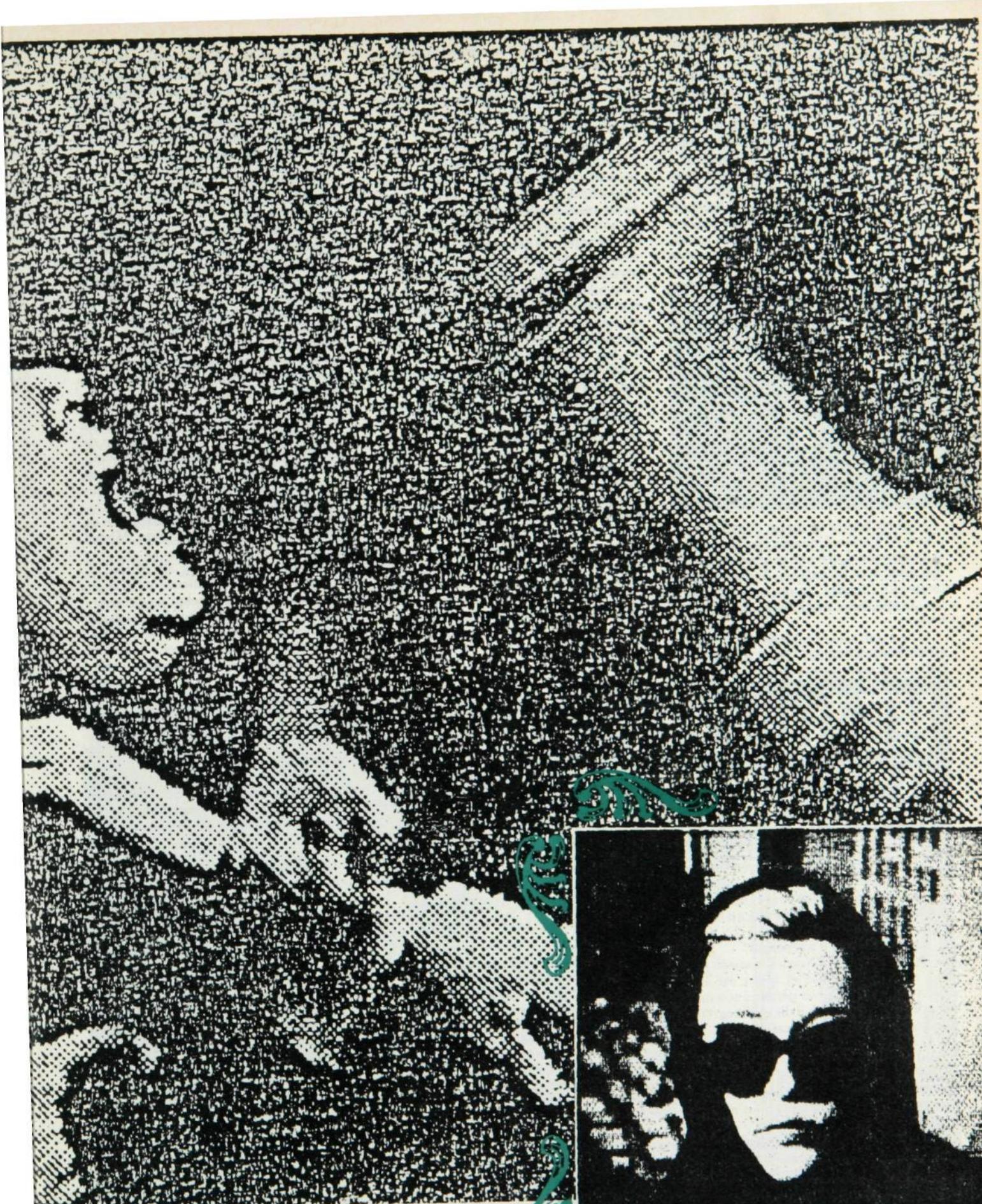
— J'ai demandé au policier, dis-je. Charles passe à la Cour vers onze heures... S'il est relâché, ça ne sera pas avant midi. Je vais faire des démarches, tu vas être protégée, Lucienne. Est-ce qu'il y a des armes à feu, chez vous? »

— Il a trois carabines et une mitrailleuse. Et la syphilis en plus. » Je reste silencieuse, le souffle coupé par toutes ces bonnes nouvelles.

« Il est revenu de là-bas avec la syphilis. Je n'en peux plus... » Et elle me raconte d'un seul souffle ses dix-neuf années de mariage et toutes les raclées.

JOVETTE MARCHESSAULT

# QU'ON AVAIT



Il est cinq heures trente quand je téléphone à mon amie Solange L. de Sherbrooke: la misère et la détresse humaine, elle est dedans à la journée longue. Elle travaille pour les services sociaux.

«Il faut que ton amie se rende à l'Escale. Il y a une équipe extraordinaire là-bas. On peut l'accueillir avec ses enfants.

— Il y a, paraît-il, en plus de trois carabines, une mitrailleuse dans la maison.

— Tu dois avertir la police, dit Solange. Ce n'est pas une trahison, Jovette... C'est dans le but de protéger ton amie et ses enfants. Tu sais, c'est dans les Cantons de l'Est qu'il y a le plus fort pourcentage de femmes battues et de malformations chez les nouveaux-nés!»

Il y a peut-être une relation de cause à effet, pensai-je.

«Et toi, comment vas-tu?», demande Solange.

— Je me sens épuisée et j'ai peur. Penses-tu qu'on va le remettre en liberté?

— Si c'est la première fois qu'elle porte plainte... Je ne sais pas, dit Solange. Tu ne devrais pas dormir chez toi ce soir. Il y a souvent des représailles.

— J'y ai pensé.»

Il est six heures du matin quand je téléphone à l'Escale. Une voix chaleureuse et sympathique. Lucienne peut venir quand elle veut, avec les enfants. Y demeurer le temps qu'il faudra. Je me sens réconfortée. Je téléphone à Michel O. La mitrailleuse.

«C'est une arme prohibée, dit-il. Nous allons perquisitionner. Deux enquêteurs judiciaires vont passer chez vous dans le courant de l'après-midi.

— J'y serai. J'ai peur de Charles.

— Ce matin, à la Cour, je vais exiger que ce monsieur n'entre pas en communication avec vous. Nous allons vous protéger. Vous habitez seule, demande-t-il... Dans ce cas, il vaudrait mieux que vous ne dormiez pas chez vous pendant quelques jours. Il y a souvent des représailles.

— Je tiens à vous dire que j'ai apprécié votre attitude avec Lucienne.

— Merci. Ces dernières années, on a beaucoup parlé de la condition féminine... mais la condition masculine n'est pas drôle non plus! J'ai dit tout ça à Charles, tout à l'heure....

— Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— Qu'en Afrique du Nord, il n'aurait pas tous ces problèmes-là et que c'est elle qu'on tuerait pour avoir dénoncé son mari!... En même temps, il dit qu'il regrette son geste. Il a pris un avocat.

— Il est schizoïde: charmant en société, brutal à la maison. On va le libérer, n'est-ce pas?

— Si vous saviez toutes les contradictions que je vis quelquefois dans mon métier, dit Michel O.

— J'imagine. Êtes-vous un père?

— Nous avons deux enfants et ma femme est une femme formidable.

— Charles n'est pas un père. Il est toujours absent. C'est Lucienne qui s'occupe de tout. Il n'a pas vu grandir ses enfants.»

Troisième jour. Lucienne n'ira pas à

l'Escale. Les enfants ne veulent pas en entendre parler.

«Alors, vas-y seule, pour une heure ou deux, prendre un café, jaser, t'informer de tes droits. J'irai te conduire si tu veux, j'attendrai le temps qu'il faut...

— Il n'y a pas de justice, répète-t-elle depuis trois jours. Ils l'ont libéré.

— Dans moins de dix jours vous serez devant un juge. Il a un avocat, tu dois te préparer aussi, Lucienne. La police lui a retiré son passeport, il n'a pas le droit d'approcher de ta maison ou d'essayer d'entrer en communication avec toi ou avec les enfants. Il est parti vivre à Montréal mais tous les cinq ou six jours il doit se rapporter à la Sûreté du Québec. On m'a donné l'assurance qu'il n'était pas agressif.

— Il n'y a pas de justice!

— Si tu allais à l'Escale, on pourrait te conseiller un excellent avocat.

— Il n'y a pas de justice et je n'irai pas me faire bourrer le crâne à ton Escale!

— Tu es bouleversée et tu as de la peine...»

Elle a déjà raccroché.

Cinquième jour. Pendant la nuit, quelque chose fait tumeur dans ma mémoire: la robe de nuit de Lucienne... Une robe largement échancrée par devant et par derrière, taillée dans un tissu *cheap* qui imite la peau du léopard! Pourquoi portait-elle, à une heure du matin, cette robe de séductrice si son mari a la syphilis?

## The Highlands Inn



### PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:  
Judith Hall et Grace Newman  
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U  
Valley View Lane  
Bethlehem, N.H. 03574

Septième jour. En fait, depuis la nuit du couteau, Lucienne ne m'a jamais téléphoné. C'est moi qui prends toujours de ses nouvelles. Ce matin, en me rendant au village, je l'ai aperçue dehors. J'ai fait un signe amical. Elle m'a tourné le dos. Un dos hostile! Le message est clair.

Dixième jour. Ce matin, elle ne s'est pas présentée à la Cour. Elle est partie se cacher à Québec.

«Elle doit être chez le frère de son mari. Je l'ai déjà rencontré avec sa femme. C'est un couple intelligent et sensible. Ils vont coopérer avec vous», dis-je à Michel O.

Douzième jour. Elle est de retour. Quand je croise les enfants sur la route, eux aussi détournent la tête. Depuis dix jours, je n'écris plus mon roman, mon chant de résurrection, parce que j'ai la mort dans l'âme.

Seizième jour. Aujourd'hui, Lucienne s'est enfin présentée à la Cour. Coup de théâtre! Elle a crié au juge, aux avocats: «Lâchez-le! Laissez-le tranquille! Allez-vous arrêter de le harceler! C'est mon mari! Je l'aime!»

Puis elle a pointé du doigt Michel O. en hurlant: «Tout ça est de ta faute, Michel O.»

«Elle faisait peine à voir, dit Michel O. Le juge a suspendu l'audience et j'ai cherché dans Sherbrooke quelqu'un qui pourrait venir auprès d'elle pour la consoler et la calmer. Je me suis senti très seul. L'Escale n'a pas voulu se déplacer... (Comme je les comprends, pensai-je) mais enfin, une jeune femme du CLSC s'est rendue auprès d'elle.»

J'entends combien il est bouleversé et fatigué.

«Je rédige ma thèse de maîtrise sur le *burn-out* chez les policiers, dit-il.

— Je suis certaine que vous avez des choses essentielles et importantes à dire.»

Nous nous faisons mutuellement la promesse de prendre un café ensemble. Bientôt.

Aujourd'hui, nous nous croisons sur la route. Charles au volant de la familiale. Lucienne à ses côtés, les enfants... On raconte qu'ils vont quitter la région. Plus tard, dans la journée, je téléphone chez Michel O. C'est Lucie, sa femme, qui répond. «Michel m'a fait lire la lettre que tu as adressée à son chef. C'est vraiment gentil de ta part.»

Plus loin dans la conversation, elle dit que s'il arrivait quelque chose d'irréparable à son mari, elle a déjà, dans sa tête, un scénario de prêt.

À quelques jours de là, Michel O. vient prendre un café. En plein jour et il porte des vêtements couleur de l'arc-en-ciel. Bien sûr, nous évoquons cette fameuse nuit, le coup de théâtre de Lucienne...

«Il faut la comprendre. Elle avait peur de perdre l'affection de ses enfants, dit-il. Si les enfants détournent la tête, c'est que pour eux, en se réfugiant chez toi, leur mère a trahi un secret de famille. C'est sacré, un secret de famille... Que ce soit celui des femmes ou des enfants battus, l'inceste, l'alcoolisme...»

Nous parlons de la condition féminine, de la condition masculine, de la violence, des interférences de son métier dans sa vie familiale.

«Un jour, dit Michel O., mon fils m'a demandé pourquoi les autres enfants disaient que j'étais un chien sale.»

Cet après-midi là, nous sommes intarissables.

«Lucie, dit-il en partant, a bien hâte de te rencontrer!

— Dis-lui que c'est réciproque.»

Le lendemain, une amie très chère et très fiable me téléphone. Nouveau coup de théâtre: Lucienne est en train de répandre sa version des faits! À la Cour, l'avocat de Charles a cogné fort et très bas, raconte-t-elle à des amies. Cette femme, aurait-il dit pour défendre Charles, s'est réfugiée en pleine nuit, à moitié vêtue, chez une amie chère, qui est une lesbienne notoire de la région. C'est à ce moment précis qu'elle, Lucienne, se serait sentie devenir hystérique: on allait, c'est certain, lui enlever ses enfants, la déposséder de tout!

Le doute, l'affeux doute, celui qui vous enlève toute vision intérieure, s'insinue en moi. Je téléphone immédiatement à Michel O. «Est-tu certain de m'avoir tout dit de la comparution?, dis-je d'une voix qui tremble. Lucienne raconte une autre version...»

Il m'écoute puis me dit qu'il vient prendre un café chez moi, qu'il part immédiatement...

«Le mot lesbienne, ou homosexuelle, n'a jamais été prononcé par le juge, ou par moi-même, ou par l'avocat de la Couronne et encore moins par l'avocat de la défense, dit Michel O. Il n'y avait plus d'avocat de la défense ce matin-là. Charles venait de le remercier de ses services. J'étais là quand il lui a fait un chèque et l'a congédié. Je sais que j'ai l'air de défendre Charles. Si tu ne me crois pas, je suis prêt à faire l'impossible pour obtenir une copie des notes sténotypées...»

— Je te crois. Tu n'as aucune raison de me mentir. Je pense que Lucienne se sent terriblement coupable et qu'elle essaie de redorer son blason!

— Et moi, je pense qu'elle fait de la manipulation! Il y a une chose dont je n'ai pas parlé... J'ai commencé à douter de sa sincérité le jour où je lui ai dit que ce n'était pas très gentil de sa part de te tourner le dos ainsi. C'est alors qu'elle s'est mise à te déprécier et à déprécier tes amies. C'est elle qui m'a dit que tu étais une lesbienne. Ce n'est ni Charles, ni son avocat! Les femmes battues ont souvent... plein de zones grises mais tant que je ferai ce métier, je continuerai de les conduire, quand elles le veulent, à l'Escale. Il y a quelque temps, une jeune femme, que j'avais amenée à l'Escale avec ses deux bébés, m'a téléphoné pour me remercier. Ce jour-là, elle venait d'obtenir son divorce.»

En partant, Michel O. me remercie de lui avoir téléphoné.

«Durant quelques secondes, j'ai douté, dis-je. Mais la confiance l'a emporté.»

Je suis revenue à mon roman, à mon chant de résurrection. Je pense souvent à Lucienne... Je me dis qu'un temps viendra où elle pourra à son tour, peut-être, aider celle ou celui qui frappera à sa porte, une nuit, sur la terre promise.

Dans quelques décennies, on ne parlera plus séparément de la condition féminine, de la condition masculine ou de celle des enfants. On parlera plutôt de la condition humaine planétaire, de sa détresse et de sa douleur. J'en suis certaine, l'humanité est en marche vers le pardon et vers la lumière. ◇



1. Première phrase de *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust.

2. Michel O. m'a dit aussi qu'au classement général c'était les médecins et autres professionnels libéraux qui battaient le plus leurs femmes, suivis des policiers et des routiers! Intéressant, non?



# ELISABETH ROUDINESCO

La bataille de cent ans  
Elisabeth Roudinesco  
Histoire de la psychanalyse en France.2

1925-PHIS

Seuil

La bataille de cent ans  
Elisabeth Roudinesco  
Histoire de la psychanalyse en France.1

1980-1930

Seuil

t. 1 — 512 p.  
t. 2 — 800 p.

Aussi disponibles en relié

Elisabeth Roudinesco achève ici ce qu'elle avait si brillamment commencé avec le premier tome paru en 1982, aujourd'hui revu et corrigé. Du rôle de la figure centrale de la psychanalyse en France: Jacques Lacan; du débat sur les idées et sur les pratiques, des scissions, des différents modèles d'institutions mis à l'essai ici ou là, du conflit aussi des doctrines, tout est dit. Tout ce qui est raconté ici, par un témoin tantôt direct, tantôt indirect, fera date pour des décennies.

Seuil